

## LE JEU ET LES JOUEURS

[M. H. de Villemessant vient de publier sous ce titre, un livre qui a fait sensation. D'abord, à cause de la grande réputation littéraire de l'auteur, et aussi parce qu'il a été acteur dans chacune des anecdotes qu'il raconte avec ce style châtié qui lui est propre. Nos lecteurs, nous en sommes convaincus, liront avec plaisir les extraits suivants de l'ouvrage de M. de Villemessant.]

Tout d'abord, je dois avouer que pour parler jeu comme je vais le faire, il est indispensable d'avoir été très-joueur. En tout cas, mieux vaut la passion du jeu qu'une autre, l'ivrognerie par exemple. L'homme qui boit, à quelque classe qu'il appartienne, est toujours un objet de dégoût, qu'il ait le vin gai ou triste, tandis que le joueur, s'il est parfois maussade quand il perd, est généralement un homme fort aimable, surtout les jours où il a gagné.

Bien que le jeu n'ait jamais été très en faveur dans ma jeunesse et qu'on eût fait passer en proverbe cette appréciation que j'espère fautive : tous joueurs, tous voleurs, et que *Trente ans on le vic d'un joueur* eût montré que le jeu pouvait mener au crime, j'aimais le jeu à la folie, et tous ceux qui me connaissent savent cependant que je n'étais pas encouragé par la chance, car j'étais un joueur malheureux.

A tout il y a un commencement ; tout petit, je jouais au bouchon : je suis convaincu que si je n'avais jamais joué que ce jeu-là, j'aurais fait une excellente affaire ; j'avais même acquis un talent hors ligne à cet exercice, et l'on peut demander à mes jeunes camarades de cette époque s'il ne se produisait pas une véritable émotion sur la terrasse de l'Evêché, à Blois, lorsque j'arrivais à l'heure du jeu.

— Cela va marcher ! — disaient les autres bambins. Et effectivement cela marchait.

Quelques détails sur la façon dont j'étais armé pour le combat.

J'avais deux pièces dans ma poche ; une pièce de pique et une pièce de coule ; la pièce de pique, grosse pièce de deux sous, me servait à prendre place derrière le bouchon ; je l'avais confectionnée moi-même avec amour ; j'avais commencé par l'aplatir sur la tranche et je l'avais capitonnée d'un petit sou placé au milieu pour lui donner plus de poids, puis je l'avais dentelée avec une lime et façonnée en sorte qu'elle fût bien en main ; quant à la pièce de coule, je l'avais frottée, usée à la meule et rendue douce comme du satin.

A la suite de quels embarras d'argent me suis-je séparé de ces objets d'art, je ne m'en souviens pas.

Mais, ce que je sais, c'est que je donnerais beaucoup aujourd'hui pour les retrouver, surtout si avec eux on me rapportait le plaisir que j'avais à m'en servir.

Quand il s'agissait de lancer la pièce de pique, je la jetais de haut, en lui faisant décrire un arc, la soutenant de la main jusqu'au dernier moment où elle touchait encore mes doigts ; lorsqu'il fallait jouer ensuite ma pièce de coule, je me baissais jusqu'à terre (ce qui m'embêterait bien maintenant), je mettais ma pièce à plat dans ma main ; je la laissais couler, rasant la terre de l'épaisseur d'un cheveu, et je coupais le bouchon, dans le pied, sans l'entraîner.

Pour bien se faire une idée de la façon dont le bouchon était coupé, il faut se rappeler l'anecdote de ce bourreau arabe menacé d'être exécuté à la place du patient, s'il ne lui tranchait pas la tête d'un seul coup. Tous les juges étaient assemblés ; l'exécuteur tire son yatagan, l'élève au-dessus de sa tête, fait un mouvement ; un éclair illumine le cercle qu'il vient de tracer dans les airs. Mais le patient a toujours sa tête sur ses épaules.

— Tu l'as manqué, dit le plus vieux des juges, tu vas mourir !

— Pardon ! répliqua poliment l'exécuteur en tirant une tabatière de sa poche, veuillez offrir une prise au condamné.

Le vieillard se lève, ouvre la tabatière et porte une prise sous le nez du patient ; celui-ci l'aspire avec délices, ses traits se contractent, il va éternuer, il éternue en effet, mais si fort qu'il éternue sa tête. Elle avait été coupée si instantanément, si proprement et avec une telle violence,

qu'elle était restée sur place — tout comme le bouchon dont je viens de vous entretenir.

Pour être juste, je dois dire que certains de mes camarades, que je citerais au besoin, et qui sont maintenant magistrats, directeurs des domaines ou des contributions, généraux, gros industriels, étaient de rudes adversaires, défendant crânement leurs droits, et que quand il fallait *piquer* avec des pailles la distance du bouchon aux pièces jetées, il s'élevait de sérieuses discussions, invariablement suivies de taloches.

Plus tard, je délaissais le bouchon pour le *rapeau* — jeu plus noble ; c'est une sorte de cylindre de roulette, creusé de trous peints en jaune, bleu, rouge, vert ou blanc, et dans lequel on lance, à l'aide d'un ressort, une bille qui, tombant dans tel ou tel trou, fait perdre ou gagner le joueur. Ceux qui ont un peu pratiqué les fêtes communales, les foires de village et qui aiment les macarons, savent bien ce que je veux dire.

Nous nous réunissions dans le jardin d'une maison qui appartenait à notre ami Blanchon ; nous faisons de la toilette pour nous rendre à ces réunions, et nous mettions des cravates blanches, tout comme s'il se fût agi d'aller en soirée chez M. de Villèle, alors, ou chez M. de Broglie maintenant. Et comme les vocations se trahissent dès l'enfance, Blanchon, devenu banquier depuis, s'était occupé d'instinct de la partie financière, que je me chargeais de critiquer comme apprenti journaliste.

Nous ne payions pas de droit au gouvernement, mais le futur financier prélevait sur chaque coup de gain un impôt de un ou de deux sous, qui servaient vers la fin de la saison à l'acquisition de galettes, de marrons et de vin blanc ! Souché, homme d'ordre, qui ce moment occupe les fonctions de surveillant au *Figaro*, épluchait les comptes, avec une certaine acrimonie, je dois le dire.

On ne s'arrête pas sur la pente du mal ; le *rapeau* perdit bientôt son attrait ; nous avions seize ou dix-sept ans, le café nous eut bien vite attirés ; nous nous mîmes à jouer la poule à six sous ; aux grands jours on la jouait à dix sous : on disait dans la ville que le tapis du billard était littéralement couvert d'argent.

Les cartes vinrent bientôt, nous jouâmes la bouillotte ; parmi les nôtres étaient de Lignières, qui doit être général maintenant, Lamothe-Rouge, frère du général de ce nom, Lebarbier de Tinant, tous gens qui depuis ont su faire leur chemin.

Peu à peu le jeu était devenu plus important, on se cavait de cinq francs et même de dix francs. Aussi disait-on que, pour jouer à la bouillotte, nous mettions des masques, afin qu'on ne pût pas voir nos émotions.

\* \*

Il y avait à cette époque à Blois un brave capitaine de recrutement, du nom de Lajousse ; c'était un beau vieillard, pourvu de trente-deux dents blanches comme du lait. Italien naturalisé et prononçant le français comme l'impresario de *L'Ambasciata* ; il se plaisait beaucoup avec nous et était joueur comme jamais personne ne l'a été.

Comme bien d'autres, il aimait surtout à gagner. La *veine* le mettait en belle humeur ; quand il avait fait quelque beau coup à la poule, il nous regardait d'un air guoguenard, et, posant sa queue sur le billard, il nous racontait quelque anecdote gouailleuse ou nous faisait des citations dans le goût de celle-ci : — A la mort qu'on amène mon fils ! — Ou bien il regardait sa bille, et, rayonnant de plaisir, il commençait invariablement son chant de triomphe par cette phrase : — Mon père me disait : Petit ! si jamais tu te trouves devant une bille bien pleine, comme celle-là, ne la manque pas, prends ton temps, mouche-toi, mon ami !... Puis, impitoyable dans la victoire, il disait au garçon : — Allez chercher un corbillard de première classe pour monsieur !

Quand il perdait, par exemple, il devenait moins folichon ; ce n'était pas sa faute. Il cherchait, trouvait ou inventait des

prétextes, mais ne s'avouait jamais vaincu comme tout le monde. Il querellait le garçon de café (un gamin d'une quinzaine d'années).

Comme celui-ci n'osait pas déranger le capitaine pendant qu'il jouait pour lui servir son café, il avait l'habitude de le porter tout au bout de la salle.

Le capitaine alors s'avancait vers lui et lui disait, en lui prenant les épaules et en lui faisant faire à petits pas le tour du billard :

— C'est cela, promène-toi bien ! tu te crois dans la galerie Véro-Dodat, n'est-ce pas ? Promène-toi bien !... Seulement, si tu recommences, je te tirerai les oreilles ; retiens bien ce que je te dis !

Il fallait bien pourtant que le service se fit : au bout de quelques minutes, le gamin reparaisait, mais timidement, sur la pointe du pied, et, hésitant à franchir le terrible capitaine Lajousse, il lui laissait donner son coup de queue de billard.

— Ah ça ! s'écriait celui-ci, s'il avait mal joué, tu as donc une subvention de ces messieurs pour me faire perdre !... Je te sens là ! planté derrière moi ! Ah ! si je te rattrape !

Quant à nous, fort égayés par ces colères, nous feignions de nous emporter comme lui dès que nous avions manqué un coup.

Mais, sensible seulement à ses malheurs personnels, le capitaine Lajousse ne voulait pas admettre nos imprécations ; il se plaignait du manque de respect, et nous criait de toutes ses forces :

— Mes jeunes messieurs, vous oubliez mes cheveux blancs !

Ce qui ne l'empêchait pas d'être le meilleur homme du monde, et très-aimé par nous tous.

J'étais certain de le mettre en fureur, quand, jouant à l'écarté avec lui, je marquais le roi, et, au lieu de l'annoncer, je le lui signalais en mettant ma langue au palais et en imitant le bruit que fait un cocher qui excite ses chevaux.

— Une autre fois, me disait-il, je ne regarderai pas le roi comme annoncé !

— Vous avez parfaitement raison ! lui répondais-je tout en jouant, et quand le roi se présentait de nouveau, je recommençais mon clapotement de langue, en le faisant suivre immédiatement des deux mots sacramentels : le Roi !

Le capitaine Lajousse était d'autant plus furieux qu'il n'avait plus rien à dire.

Dès que je lui avais gagné deux pièces de cinq francs, je me levais en disant : Capitaine, je fais un remarquable charlemagne !

— Mon cher monsieur, me répondait-il avec aigreur, si vous aviez besoin de dix francs pour manger, il valait mieux me le dire ; c'est une leçon pour moi ; une autre fois, je me garderai bien de jouer avec vous ! Si vous me proposiez, je refuserais ; j'aime à faire ma partie avec des gens bien élevés !

Ce qui ajoutait au comique de ces reproches, c'est qu'ils étaient formulés en français mâtiné d'italien.

Je me gardais bien d'avoir l'air d'être froissé de ses récriminations, et j'allais à l'autre bout du café causer avec quelques amis.

Un quart d'heure après, je revenais du côté du capitaine, et je disais d'un air indifférent :

— Qui est-ce qui veut jouer cinq francs avec moi ?

— Moi, monsieur ! répondait immédiatement M. Lajousse.

Le capitaine se mettait souvent en voyage pour venir jouer à Paris. Un beau matin on le voyait arriver avec de grandes guêtres, une casquette de drap gris à soufflet, tenant sa valise et son sac de nuit. Nous savions ce que cela signifiait, et c'était à qui lui cachait ses bagages pour lui faire manquer l'heure du départ.

— Vous ne partirez pas ! lui disions-nous ; vous ne pouvez pas nous abandonner ainsi ?

— Vous croyez que je ne partirai pas, mes jeunes drôles ? Eh bien ! c'est ce qui vous trompe ; je vais à Paris, ce qui vous empêchera de gagner pendant quelques jours l'argent de votre victime.

— Voulez-vous faire une poule avec nous ? lui demandait-on à brûle-pourpoint.

— Non, mes enfants, quand le capitaine Lajousse dit qu'il part, il part !

On avait l'air de se contenter de cette réponse, et l'on mettait la poule en train. C'était si dur pour lui de regarder jouer en se croisant les bras, qu'au bout de dix minutes il donnait sa mise.

Tout à coup on venait annoncer que la diligence était prête à partir. Il regardait alors à sa montre et s'accordait encore un instant ; cet instant était vite passé, impossible d'abandonner une partie entamée.

— Je partirai ce soir ! criait M. Lajousse au garçon, et le soir il faisait comme le matin et restait avec nous. Nous l'avons, un jour et une nuit durant, forcé à rester à jouer en tenue de voyageur, sans qu'on pût l'arracher du billard ou de l'écarté.

## LES LOCUTIONS POPULAIRES

Le public, en général, est, dit le chroniqueur d'un grand journal, absolument brouillé avec le langage scientifique. Il le torture à sa façon, c'est-à-dire sans façon.

Un de mes amis a eu la curiosité de dresser la liste de cet idiome spécial. Il a relevé des façons de parler étourdissantes et cependant usuelles. Cette liste pourrait s'allonger indéfiniment : je ne citerai que les locutions caractéristiques.

C'est ainsi que l'huile de ricin devient huile d'Henri V ; le sulfate de magnésie, surface de magnésie ; le nitrate d'argent, la mitraille d'argent ; un cataplasme émollient, un cataplasme humiliant ; du laudanum, de l'eau d'anon ; l'inflammation du péritoine, l'inflammation du père Antoine ; la trachéite, la trachéite artère ; une luxation, une luxure ; le périmé, les Pyrénées ; le baume d'Opodeldoh, le baume de Paul de Koch ; le sirop d'ipecaacanha, le sirop de pépins cuits à Naples ; l'os qui pue ; la potion opiacée, la potion à pioncer ; le lierre terrestre, le lierre Thérèse ; follicules de séné, follicules de séné ; kyste de l'ovaire, cuistre de l'ovaire ; polype du nez, Hippolyte du nez ; feuilles de pariétaire, feuilles de propriétaire ; le delirium tremens, le délire d'homme très-mince....

Il va sans dire que dans le nombre il y a plus d'un farceur qui ne se gêne pas pour *rigoler* un brin à la barbe de l'apothicaire. Le délirium très-mince est une plaisanterie classique. Mais le pharmacien ne bronche pas. Il en a entendu bien d'autres. Il va droit au bocal et sert, sans sourcilier, la drogue qu'on lui demande.

Il sert même celle qu'on ne lui demande pas. Ainsi, une tradition très-répandue en Alsace veut que certaines graisses soient des panacées. Il y a la graisse de taupe, la graisse de serpent, la graisse de crapaud, et même la graisse d'homme (*mansfett*). Le pharmacien ne se fait pas faute d'en tenir ; ces graisses sortent invariablement du même pot de saindoux.

Parfois même il y a la complicité du médecin. J'en connais un qui se trouvait en butte aux sollicitations infatigables d'un malade imaginaire. Notre homme se plaignait d'insomnies incurables et suppliait son Esculape de lui administrer de l'opium.

A bout de résistance, le médecin finit par demander au pharmacien de lui confectionner des pilules de réglisse, selon le modèle voulu, avec l'inscription lisiblement écrite sur la boîte : *pillules d'opium*. Le faux malade les paya le prix voulu, en prit deux chaque soir, et à partir de ce moment, il dormit du sommeil du juste. Il n'y a que la foi qui sauve.

Entre Calinos :

— Faut-il un s dans cette phrase : Trente fûts vides ?

— Mais non, puisqu'il n'y a rien dedans.

Au salon :

M. X., un député qui ne parle guère et même pas du tout, s'arrête devant son propre portrait, et le montrant à un ami qui l'accompagnait, d'un air assez satisfait, il lui dit :

— Eh bien ! qu'en dites-vous ? Cela ne fait-il pas honneur au peintre ?

— Et au modèle ! Ressemblance parfaite ! C'est vous-même... Il ne vous manque que la parole.

Les enfants terribles.

— Que cette madame de Lérès a donc de belles dents ! disait hier madame J... devant sa nièce, qui a cinq ou six ans.

— Oh ! s'écrie l'enfant de son air le plus aimable, pas si belles que les tiennes, ma tante !

— Tu trouves, mon enfant ?

— Dam ! les tiennes, il y a de l'or tout autour !

A la correctionnelle :

Le Président. — Comment reconnaissez-vous votre mouchoir ?

Le plaignant. — A sa couleur ; j'en ai plusieurs autres semblables.

Le Président. — Ce n'est pas une preuve ; car j'en ai moi-même un dans la poche qui est exactement pareil.

Le plaignant. — Ça ne m'étonne pas ; on m'en a volé plusieurs.